

SELLES ET URINES CHEZ LES FULBE BANDE DU SÉNÉGAL ORIENTAL

UN ASPECT PARTICULIER DE L'ETHNOMÉDECINE

Alain EPELBOIN

Médecin ethnologue, L.P. 3 121-C.N.R.S. (Laboratoire des Langues et Civilisations à tradition orale)

« Puis je me torchai d'une poule, d'un coq, d'un poulet, de la peau d'un veau, d'un lièvre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un sac d'avocat, d'un capuchon, d'une coiffe, d'un leurre.

Mais, concluant, je dis et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oiseau bien duveté, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Et vous m'en croyez sur mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur d'icelui duvet que par la chaleur tempérée de l'oison, laquelle facilement est communiquée au boyau culier et autres intestins, jusque à venir à la région du cœur et du cerveau... »

RABELAIS, Gargantua XIII, Comment Grandyousier connut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul.

« ... Quand tu marches en corps d'armée contre tes ennemis, tu devras te garder de toute action mauvaise. S'il se trouve dans tes rangs un homme qui ne soit pas pur par suite d'un accident nocturne, il se retirera du camp où il ne rentrera pas. Aux approches du soir, il se baignera dans l'eau et une fois le soleil couché il rentrera dans le camp. Tu réserveras un endroit en dehors du camp où tu puisses aller à l'écart; tu auras aussi une béchette dans ton équipement et quand tu iras t'asseoir à l'écart, tu creuseras la terre avec cet instrument et tu en couvriras tes déjections. Car l'éternel ton Dieu marche au centre de ton camp pour te protéger et te livrer tes ennemis: ton camp doit être saint. Il ne faut pas que Dieu voit chez toi une chose deshonnête car il se retirerait d'avec toi... »

La Bible, Deutéronome, chap. XXIV, 10 à 15.

Curieusement, alors que l'anthropologue, en « partant sur le terrain », se voit forcé de quitter ses lieux d'aisance, de bouleverser ses habitudes, ses rythmes quotidiens, il ne l'écrit pas et s'il en parle, c'est de façon anecdotique : il ne traite pas ce sujet, il l'oblitére, tant pour lui-même que pour les autres.

Pourtant, nombre de voyageurs ont en mémoire de petits drames personnels vécus, lors de leurs déplacements, à l'occasion de diarrhées, qui les ont forcés à abandonner momentanément des valeurs telles que pudeur et dignité qu'ils auraient farouchement défendues en temps ordinaire.

Il est également étonnant d'enregistrer leurs discours sur la qualité et la quantité d'excréments liquides et solides nécessaires à l'entretien de la santé

sous les tropiques. Les rapports établis avec certaines maladies (amibiases, parasitoses intestinales, coliques néphrétiques...) relèvent malgré leur « éducation » beaucoup plus souvent d'une « perception populaire intellectualisée » que d'une observation scientifique.

Ces remarques ironiques n'ont pas pour ambition d'être les préliminaires à une étude de la perception des humeurs des Européens en milieu tropical, mais de montrer combien leur occultation est significative.

Pourvu que l'on fasse l'effort de les entendre ou de les voir, on s'aperçoit que toutes les sociétés ont élaboré des codes de comportement très précis, qui régissent l'élimination de ce qu'elles perçoivent comme étant des déchets.

En nous intéressant à ces problèmes, nous y avons découvert une ethnographie du quotidien peu connue. Nous y avons surtout saisi une clef fondamentale pour comprendre l'ordinaire de ces gens dont nous prétendons étudier le système de pensée médicale et dont nous partageons épisodiquement la vie.

Bien que ces sujets ne soient que rarement envisagés comme objet d'étude en soi, leur emprise sur la vie sociale fait qu'ils apparaissent, bien que fugacement, dans la littérature anthropologique.

L'ouvrage ancien de J. G. BOURKE (1891) est un long recueil de citations d'articles, de livres sur les comportements et les rituels touchant les excréments humains et animaux. Sa traduction et sa réédition récente grâce aux soins de G. LAPORTE (1978), un peu moins d'un siècle après sa 1^{re} parution, montre qu'il a fort peu perdu de son intérêt et de sa verdeur. Son introduction par S. FREUD (1913) est toujours d'actualité :

« ... C'est loin d'être une petite affaire que d'examiner ou de décrire les conséquences entraînées pour la civilisation par cette façon de traiter le douloureux « reste de terre » dont les fonctions sexuelles et excrémentielles peuvent être tenues comme constituant le noyau... Il n'a pas été permis à la Science de s'occuper de ces aspects proscrits de la vie humaine, en sorte que quiconque étudie de telles choses se voit considéré comme à peine moins « inconvenant » que celui qui fait réellement des choses inconvenantes... »

Si, depuis, les publications sur les mœurs et les coutumes sexuelles, alimentaires, de diverses populations se sont multipliées, il n'existe que fort peu d'écrits envisageant systématiquement l'étude de ces fonctions quotidiennes essentielles que sont pour tout être vivant la miction et la défécation. Ce domaine est abordé par la psychanalyse, l'épidémiologie, l'anthropologie, mais plus pour servir la discipline elle-même que comme sujet d'intérêt en soi. L'ethnolinguistique l'approche en restituant l'anatomie et la physiologie vernaculaire. Un article récent de P. ROULON (1980) en est une bonne illustration :

« ...L'emploi de *dòr* « fèces » ne prend un sens ici qu'en rapport avec l'existence du circuit de la nourriture. En effet sous l'effet de la digestion les aliments donnent naissance à deux produits : les fèces qui sont rejetées et l'eau salée qui va nourrir les muscles (p. 63).

« ... Les éléments extérieurs absorbés par le corps ressortent, à l'issue de leur périple, soit par leur voie d'entrée (la plus grande partie de l'air inspiré), soit par de nouvelles voies (eau absorbée seule, nourriture). Dans ce dernier cas, les produits rejetés reçoivent chacun un nom propre... (p. 92) ».

Il faut citer A. G. HAUDRICOURT (1977) qui, dans une courte note d'ethnozoologie sur le rôle des excréments dans la domestication souligne :

« ... Les ethnologues de terrain en Asie du Sud Est et en Océanie Occidentale racontent (mais n'écrivent guère) que, dans

ces pays, pour aller à la selle il faut prendre un bâton : non pour s'essuyer avec, mais pour écarter les porcs domestiques ou les chiens car ceux-ci sont friands de déjections humaines... »

Un article récent de S. TORNAY (1981) « fouille » brillamment le sujet : il est une des rares exceptions à cette règle d'occultation : il décrit avec force détails la relation entretenue par les Nyangatom (population de la basse vallée de l'Omo en Éthiopie) avec la gent canine par l'intermédiaire des fèces. Il présente une étude ethnographique détaillée des comportements quotidiens tant des petits enfants que des adultes.

« ... Evans Pritchard s'était plaint, je crois, d'être importuné quand il devait « satisfaire la nature ». J'ai cru un moment moi aussi que les enfants et les femmes prenaient plaisir à me suivre, à m'épier. Pure « projection » d'Occidental traqué ! En réalité ce qui est suffisant, c'est l'alibi verbal. — Où vas-tu ? — Je vais à la m. — Vas-y ! Éclats de rire des partenaires de cet échange et on est quitte... »

« ... On défèque à proximité de l'habitat, dans un petit ravin, derrière un bosquet, etc. »

« ... Les fonctions d'excrétions sont elles-mêmes très peu tabouées chez les très jeunes enfants, bien sûr, mais encore chez l'homme... »

En ce qui me concerne, au Sénégal Oriental, je croyais avoir résolu ces problèmes.

Déféquer tranquillement « caché » au milieu d'un champ de maïs ou de mil, puis brûler mes papiers souillés, me paraissait être un acte logique témoignant d'une volonté d'adaptation au milieu paysan du citadin que je suis. Je m'aperçus après plusieurs séjours de terrain qu'il s'agissait là d'un manque de savoir-vivre élémentaire, d'une grave incorrection vis-à-vis de mes hôtes *fulBe bande*. On avait dû me le laisser entendre sans que je m'en aperçoive : cela ne m'avait pas été dit ouvertement, par discrétion, par respect pour l'étranger, mais n'en suscitait pas moins un étonnement mêlé d'un certain dégoût pour des coutumes aussi grossières. De même l'usage du papier de toilette ne leur semblait pas particulièrement « hygiénique », mais : « ... Les *tubab* sont tellement bizarres !... »

L'étranger même respectueux des lois autochtones peut être amené involontairement à les enfreindre et à provoquer un conflit. Ainsi J. G. BOURKE (1891, *op. cit.*) cite un passage de CAMERON (1877) :

« ... Peu de temps après, des troubles se produisirent entre quelques-uns de mes gens et les indigènes, troubles dus à ce que l'un de mes hommes s'était isolé sur une parcelle cultivée où le propriétaire du terrain l'avait découvert. Celui-ci demanda réparation pour la souillure que sa terre avait subie et on dut l'apaiser en lui faisant présent d'un tissu... »

Ailleurs, cette défécation au milieu d'un champ labouré après avoir retourné une motte d'un coup de bêche est la norme : ainsi en est-il pour le paysan du Cheval d'Orgueil (HÉLIAS P. J., 1975).

C'est à la suite de ces « découvertes » que je débutai une enquête ethnographique sur les excréments et les conduites s'y rapportant.

Ce travail fait partie d'une étude d'ethnomédecine entreprise en collaboration avec mon épouse depuis 1976 dans divers cadres (1) chez les *fulBe bande* éleveurs-cultivateurs sédentaires islamisés et les *nyokholonke* cultivateurs malinké animistes de la sous-préfecture de Bandafassi dans le département de Kédougou au Sénégal oriental.

Nous y étudions les représentations de la santé, de la maladie et les thérapeutiques correspondantes : cette recherche est basée essentiellement sur le recueil systématique à vif des discours de malades qui décrivent leurs itinéraires diagnostiques et thérapeutiques (A. S. EPELBOIN, 1978 ; A. EPELBOIN, 1983).

Après une rapide revue des termes s'y rapportant, nous abordons dans cet article une description de l'organisation de la vie tant individuelle que collective par rapport aux problèmes posés par l'élimination des déchets humains dans le village d'Ibel.

...

Ô vous qui croyez !

Lorsque vous vous disposez à la prière :

lavez vos visages et vos mains jusqu'aux coudes ;

passer les mains sur vos têtes

et sur vos pieds, jusqu'aux chevilles.

Si vous êtes en état d'impureté légale, purifiez-vous.

Si vous êtes malades, ou en voyage ;

si l'un de vous vient du lieu caché ;

si vous avez eu commerce avec des femmes

et que vous ne trouviez pas d'eau,

recourez à du bon sable

que vous passerez sur vos visages et sur vos mains...»

Le Coran, Sourate V, Verset 6.

Urine et miction

VOCABULAIRE

coofe sg = l'urine.

Ce terme n'a pas la connotation grossière voire ordurière de ceux qui désignent les selles, néanmoins on préfère contourner son usage par une métaphore.

— *coofe boobo Den no wojji = l'urine du bébé est rouge.*

lammugol sg | lammindiji pl = l'aigreur, l'acide.

Ceci désigne également l'odeur d'acide des batteries des véhicules.

— *lammugol coofe = l'aigreur de l'urine.*

lammugol lebe = l'aigreur du vin de palme :

rappelons que les *fulBe bande* sont islamisés et qu'à ce titre toute boisson fermentée leur est interdite.

— *lammugol tubaako = l'odeur aigre du Blanc (l'Européen).*

C'est une notion bien connue en Afrique que le Blanc dégage une odeur désagréable parfois comparée à celle douceâtre des cadavres. Ici elle est comparée à celle de l'urine.

lakkere sg | = la sueur.

soolugol = uriner, pisser.

— *miDo soofude = je pisse (action en cours) : expression grossière,*

— *miDo soofoyde = je vais pisser.*

Expression grossière utilisée entre camarades ou personnes liées par une relation à plaisanterie.

— *miDo diccoyadye = je vais m'accroupir.*

On s'exprime ainsi pour en quelque sorte s'excuser auprès du groupe dont on se sépare pour aller uriner.

taarorde sg | taarorde pl = petit enclos accolé à la case, « douchière ».

Ce petit enclos situé derrière la case des femmes sert simultanément ou successivement à plusieurs usages : lieu de douche et de toilette, urinoir pour hommes et femmes, jardinet à condiments culinaires, cuisines dans certaines concessions. C'est là aussi que le malade alité vient détéquer dans un morceau de poterie qu'un tiers jette en brousse.

— *miDo taaroyaade = je vais dans l'enclos.*

Cette expression est employée pour expliquer discrètement la raison pour laquelle on quitte le groupe réuni au milieu de la concession *galle*. Si un « grand » (*mawDo*) est présent, on s'éclipse sans rien dire.

laBBinagol = 1 laver, 2 purifier.

La toilette, la purification doit être faite après chaque miction. A défaut d'eau l'homme peut employer un caillou. Ce terme désigne également la toilette anale.

(1) I.N.E.D., A.T.P. Dynamique des populations, C.R.A. du Musée de l'Homme, O.R.S.T.O.M.-O.R.A.N.A. (Office de Recherches sur l'Alimentation et la Nutrition Africaine), L.A.C.I.T.O. (Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale-L.P. 3 121-C.N.R.S.). Ces recherches ont été menées en accord avec le Secrétariat Général à la Recherche Scientifique Sénégalaise.

lallagol = *rincer*.

Ce verbe peut être employé pour désigner ces toilettes intimes.

LA MICTION

Un homme peut uriner à peu près n'importe où à condition bien sûr de ne pas faire face à autrui. Il est strictement interdit d'uriner dans le parc à bétail, sous peine d'altérer les remèdes qui le protège. Alors qu'il suffit aux porteurs de pantalons bouffants de s'accroupir et de dénouer le nœud de leur ceinture pour uriner, la technique des porteurs de pantalons modernes est plus délicate et nécessite un appui sur les doigts.

Soo a yi'ii mido diccaade, mi soofa, ko bayri ceernaabe wi juuldo, so no soofude, yo dicco.

« Si tu vois que je m'accroupis pour pisser, c'est parce que les marabouts ont dit que le Musulman doit s'accroupir pour pisser. »

Le jet est dirigé de façon à ne pas risquer de s'éclabousser : aussi évite-t-on d'uriner contre un obstacle, pierre, tronc d'arbre...

L'homme attend patiemment en pressant le gland que la dernière goutte soit tombée. La miction est suivie d'une petite toilette à l'eau ou à défaut à l'aide d'un caillou.

En brousse ou en chemin, les hommes s'écartent de quelques pas et urinent : les femmes se dissimulent de préférence derrière un obstacle quelconque. Au village, les hommes s'accroupissent, soit à la périphérie du *galle* « concession », en tournant le dos à son centre, soit dans la « douchière » accolée aux cases.

Les femmes, lorsqu'elles sont au village urinent systématiquement dans leur *taarorde* « douchière », sur le gravier ou les cailloux dans le coin réservé à la toilette : elles ne s'essuyent pas mais se lavent à l'eau avec la main gauche et n'utilisent jamais de caillou à cet usage ; exceptionnellement, la nuit en se rendant d'une maisonnée à l'autre ou en revenant de la place de danse, on peut s'arrêter sur le côté du chemin et se soulager rapidement.

Dans la journée elles profitent généralement du moment où elles se rendent au puits ou au marigot afin de puiser de l'eau et de laver le linge pour faire leur toilette et celle de leurs petits enfants.

S'agissant d'une population islamisée, ces prescriptions ont une grande importance : le bon Musulman doit en effet prier 5 fois par jour et être à chaque fois dans un état de pureté propice à la prière.

Selles et défécation

VOCABULAIRE

rayaari sg / *rayaage pl* = selles de l'enfant au sein.

— *rayaari noka poobe boobo* / *caca* / *sur* / *fesses* / *bébé*
= Le bébé a du caca sur les fesses.

Ce terme désigne exclusivement les selles liquides et jaunes des enfants nourris au lait maternel : il n'a aucune connotation grossière ou péjorative.

Ces selles ne suscitent ni honte ni dégoût, la mère les essuye avec des feuilles, un bout de bois, un morceau de vieux pagne. Celui-ci est souvent le même que celui qui est au contact de l'enfant porté dans le dos : un deuxième pagne plus neuf recouvre l'ensemble. Vers un an, l'enfant ne se souille plus.

doodi sg / *dooDe pl* = *crotte*, *caca*, *étron*.

— *mi yaBBi doodi* = j'ai marché sur une crotte.

Ce terme cru et direct est utilisé pour désigner les excréments bien moulés des hommes et de certains animaux : par ex., *doodi dondu*, la crotte du chacal, qui rentre dans une préparation maléfique provoquant la discorde entre deux individus.

Buegol = *chier*, *déféquer*.

Ce verbe semble d'origine malinke.

Il a une connotation très grossière et n'est pas employé, si ce n'est entre égaux ou dans le cadre d'une *sanaku* relation à plaisanterie.

— *miDo Bu'oyde* = je vais chier (très grossier).

— *mido Buude* = je chie (très grossier).

So o tawii ma iDa buude, joodo e hoore mayri.

« Si on te surprend en train de déféquer, assieds-toi sur ton propre étron. »

— *Buoy-Daa* = Chie là.

Un adulte fâché ou autoritaire peut s'adresser ainsi à un jeune enfant qui par peur veut déféquer dans une zone interdite. Il lui indique par l'intonation ou par le geste l'endroit adéquat.

Bu'itirde sg / *Bu'itirDe pl.* / *chier* / *lieu*.

Buytirde sg / *BuytirDe pl.* = 1. *aire de défécation* ;
2. *chiottes*.

Ces aires sont excentrées par rapport à chacun des quartiers du village. Ce sont des zones situées à la jonction brousse-village : elles ne sont pas cultivées ; elles sont parsemées d'abris naturels, buissons, rocailles, arbres creux ..., qui permettent une défécation à l'abri des regards indiscrets.

Ce terme n'est pas utilisé de façon usuelle car trop direct et grossier : il peut l'être entre égaux ou entre personnes liées par une *sanaku*.

— *miDo yaade ka Buytirde* / *je* / *vais* / *vers le lieu des merdes* / *je vais aux chiottes*.

kaabine sg / *kaabineji pl* = 1. *latrines* ; 2. *cabinet*.

Ce mot n'a pas de connotation grossière : il permet de désigner « élégamment » le *Buytirde*. Il est employé principalement par les jeunes qui aiment à émailler leur discours de mots empruntés au wolof ou au français.

Il désigne à l'origine les latrines des instituteurs creusées à côté de l'école publique.

Depuis 2 ans leur nombre s'est multiplié à l'instigation de Dakarais originaires du pays et depuis quelques mois sous l'impulsion de Volontaires du Progrès français.

— *ibelnaaBe asii kaabineeki* = Les gars d'Ibel ont creusé des cabinets.

wuro sg | = 1. le quartier central; 2. le quartier du chef de village; 3. le village.

— *miDo yaade dow wuro* = je vais en haut du quartier wuro.

mido yaade Baawo wuro = je vais derrière le quartier wuro.

Ceci indique la zone où l'on se rend déféquer.

galle sg | = 1. concession, carré; 2. maison; 3. maisonnée.

— *miDo yaltoyde* = je sors.

Un individu quitte une maison où sont réunis des égaux : cette phrase indique aux autres qu'il s'absente quelques instants pour ses affaires ou pour satisfaire un besoin légitime. Cette affirmation peut susciter diverses plaisanteries.

ladde sg | *laddeji pl* = la brousse.

La brousse par opposition au village, territoire des hommes, est le domaine des animaux sauvages visibles et invisibles, des différentes sortes d'esprits de la brousse *jinne yimBeleDDe, ngottere...* Les champs cultivés appartiennent aux hommes mais sont pris sur la brousse.

— *miDo yaade ladde* = je vais en brousse.

Cette expression employée seule permet de signifier à un interlocuteur que l'on se rend au *Buytirde*. Elle est très correcte, si tant est qu'il soit correct de parler de ces choses-là.

hoggo sg | *kowle pl* = la clôture de la concession.

Elle marque la séparation entre les *galle*, concessions qui composent le village, et la brousse : la clôture a deux faces, *Baawo* le dos et *reedu* = le ventre.

— *mido yaade Baawo hoggo* = je vais au dos de la clôture.

Cette expression indique que l'on va déféquer. Elle est d'un emploi correct si tant est qu'il soit nécessaire d'indiquer à une tierce personne une telle action.

— *miDo seloyde* = j'abandonne.

Lorsque plusieurs personnes cheminent de concert, si l'une d'entre elles quitte le groupe pour vaquer à ses affaires, elle déclare qu'elle les abandonne.

Cette expression est employée dans le même contexte pour signifier aux compagnons qu'on les abandonne momentanément pour aller déféquer. Ceux-ci poursuivent leur chemin en réduisant le pas : ils s'éloignent quelque peu et s'arrêtent à l'ombre d'un arbre s'ils n'ont pas encore été rejoints par le retardataire. A cette occasion, il est fréquent que d'autres membres du groupe s'éloignent également. Une fois les besoins terminés, on rejoint ses compagnons qui patientent en bavardant au frais : après quoi la marche reprend sans que les discussions se soient réellement interrompues.

mawDo sg | *mawBe pl* = 1. le grand; 2. le vieux; 3. l'ancêtre.

Il est inconvenant de tenir des propos ayant trait aux déjections en présence de personnes respectables, vieillards, beaux-parents potentiels.

Dans l'aire de défécation *Buytirde*, les plaisanteries sur l'aspect ou la qualité des étrons visibles sur le sol ne sont pas de mise : ne sachant pas de qui ils proviennent, on risquerait de se moquer d'un vieux.

— *miDo yettoyde mawBe jalluBe* = je vais saluer les ancêtres Diallo.

Insulte, mais aussi plaisanterie entre égaux ou individus liés par une *sanaku*, relation à plaisanterie : un Diallo par exemple (tisserand, descendant de captifs), s'adressant à un Ba ami (lignage noble dominant) lui déclare en partant déféquer qu'il va aller saluer les ancêtres de Ba : ce à quoi l'autre, « furieux » lui répond que ce sont ses propres aïeux Diallo qu'il va ainsi honorer.

luungol sg | *luuBediiji pl* = puanteur.

— *luungol buo* = odeur de merde.
luuBugol = action de puer.

— *enba luungol no Do* = Oh ! Ça pue ici !

fuytere sg | *puyte pl* = le pet (grossier).

fuytugol = lâcher un pet, péter (grossier).

— *fuytere yattii* = [le pet / est sorti].

C'est ce que dit une personne dans un groupe d'égaux ou d'individus liés par une *sanaku*, lorsque l'un d'eux a laissé échapper un pet sonore sans que l'on sache qui en est l'auteur.

— *goDDo fuytii* = quelqu'un a pétié.

Également utilisé entre égaux ou personnes liées par une relation à plaisanterie : ceci indique que l'on a senti la puanteur *luungol* du pet, sans en avoir entendu le bruit.

henndu sg | *kenelli pl* = 1. le vent; 2. le vent, le souffle; 3. le vent (le pet).



un homme qui piss



Le gars qui es' essuiffe

— *henndu jinne, henndu bonDo* = le souffle du Djinn, le souffle du malfaisant.

Ce souffle, ce vent « lancé » par un esprit de la brousse ou par un malfaisant, un sorcier-dévoreur peut provoquer diverses maladies, voire la mort de celui qui l'a rencontré.

— *goDDo woppii henndu* = quelqu'un a lâché un vent.

— *goDDo yaltini henndu* = quelqu'un a fait sortir un vent.

Ces deux expressions sont moins grossières que les précédentes : elles sont employées lorsque l'on ne veut pas dire tout de go que quelqu'un a émis un pet.

« ... devant un vieux, tu ne dis rien : si tu as senti l'odeur, tu vas quitter (le groupe)... »

Augol = roter.

Il n'est pas impoli de roter, même devant un vieux.

« ... quand tu as mélangé beaucoup de sortes de repas, il y a certaines odeurs qui sont mauvaises... »

LA DÉFÉCATION

On ne déclare donc pas ouvertement que l'on va déféquer, si ce n'est en plaisantant avec des cama-

rades ou dans le cadre de *sanaku*, la relation à plaisanterie. Les diverses expressions et métaphores citées permettent, s'il en est besoin, de le signifier.

En effet, le plus souvent on quitte discrètement la société : le mutisme observé, la direction prise indiquent clairement aux observateurs les raisons de cette disparition momentanée.

Il nous faut distinguer deux cas selon que l'on se trouve au village ou en dehors, que ce soit aux champs à la chasse, en voyage. Au village, ces opérations ont lieu de préférence le matin de bonne heure et le soir pas trop tard, avant le coucher.

On se munit d'une bouilloire ou d'un pot rempli d'eau et on se dirige vers le *Buytirde*, ce récipient à la main : éventuellement, des camarades peuvent s'y rendre de concert, s'y accroupir à portée de voix de façon à poursuivre la conversation engagée. Sauf dans ce cas, il est très gênant d'être surpris dans cette position.

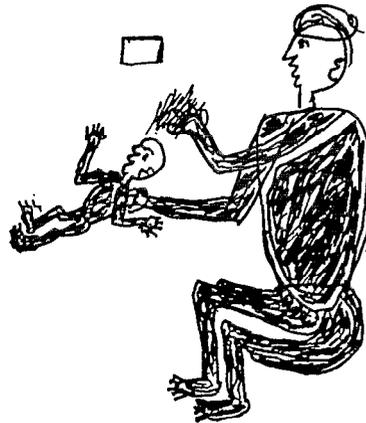
... le gars qui vient après toi (pendant que tu défèques), tu es le premier à le voir. Tu casses un bout de bois, tu remues des cailloux, tu te grattes la gorge (*unsitagol*) ou bien tu frotes ta bouilloire sur le sol. L'autre alors va aborder de l'autre côté (de l'aire de défécation)...

... quand tu as fini, tu prends de l'eau avec la main gauche et tu te laves...



La mer qui essuie l'enfant

BA



la mer qui lave l'enfant

BA

... Celui qui n'a pas d'eau casse des morceaux de bois, 3 ou 4, et se nettoie avec, jusqu'au moment où il retourne dans sa douche (taarorde) et où il se lave avec de l'eau. D'autres emploient 3 ou 4 cailloux. D'autres prennent les feuilles de n'importe quel arbre, s'il n'y a pas de cailloux...

... La crotte, tu la laisses sur le sol, tu ne caches rien. Si tu fais cela en dehors du Buytirde, tu couvres avec de la paille. Tu caches pour que cela ne gêne pas les gens...

... il ne faut pas faire de réflexions dans le Buytirde sur une crotte que tu vois, car tu ne sais pas qui a fait quoi et tu risques de faire une plaisanterie à propos d'un vieux ou de quelqu'un que tu respectes...

Si quelqu'un est surpris en dehors de l'aire de défécation, c'est une situation extrêmement embarrassante et honteuse : ceci peut arriver au voyageur qui ne s'est guère éloigné de la route pour s'enfoncer dans la brousse. La nuit, il n'est guère apprécié de s'éloigner de sa maison surtout en hivernage où il faut pénétrer dans les hautes herbes, mouillées de surcroît.

« Si on te surprend en train de déféquer, assieds-toi sur ton propre étron » (cf. ci-dessus).

En effet la position accroupie est également une posture de repos : c'est ce qu'essayera de faire croire par son allure impassible l'individu vêtu d'un grand boubou surpris en train de déféquer, alors qu'il est en fait assis dans son propre étron.

Les femmes, lorsqu'elles vont à la selle n'emportent pas de bouilloire. Elles s'essuient avec un caillou, des bâtonnets : elles se lavent plus tard, soit au puits ou au marigot, soit dans leur douchière. En effet, la bouilloire reste un objet coûteux qui, de ce fait, est

beaucoup plus l'apanage des hommes. De plus quand une femme va en brousse, elle n'en revient jamais les mains vides : elle est toujours chargée de bois mort, d'énormes calabasses ou bassines emplies d'eau, de vêtements lavés : elle tient à la main une chèvre, un mouton, porte dans son dos un enfant.

Défécation et miction des bébés et des jeunes enfants

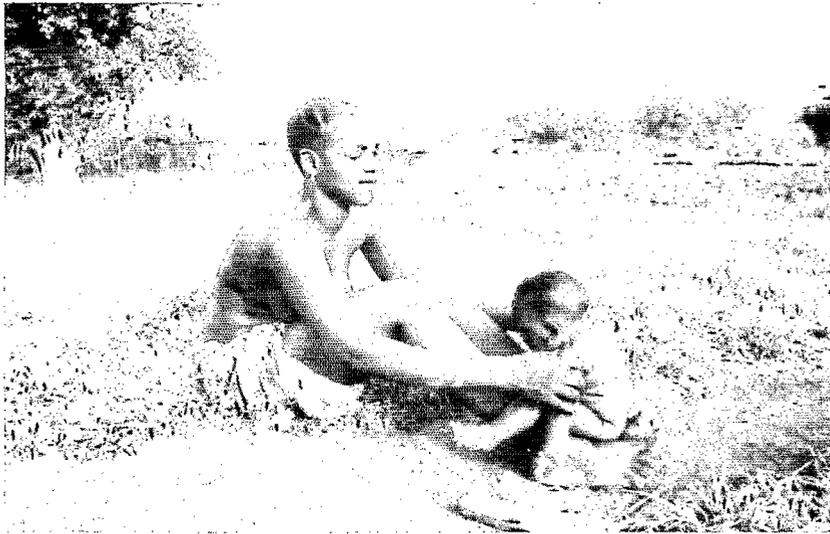
Les fèces du bébé au sein et du veau non sevré sont désignées par le même terme, *rayaari*.

Lorsque le nourrisson souille le pagne dans lequel il est enveloppé, sa mère l'essuie avec et met le tissu de côté pour le laver. Très tôt un conditionnement de propreté est acquis : dès qu'elle sent que l'enfant pressé contre son dos pousse, la mère le pose dans le fauteuil constitué par l'angle formé par les jambes allongées sur le sol et les pieds (cf. photo).

Puis les selles sont jetées là où personne ne risque de marcher dessus, en général derrière la douchière ou à la périphérie du *galle*, de même que pour toutes les ordures domestiques. Si la mère en nettoyant le petit s'est sali les doigts, elle les essuie les uns après les autres sur un poteau de soutènement de case ou de cloture, sur un caillou ou un bâtonnet qu'elle jette au loin.

Ces déchets sont alors dévorés prestement par les volailles et les chiens. Les fesses de l'enfant sont râclées avec un bout de bois, d'écorce traînant à terre.

La mère apprend aux enfants dès qu'ils sont en âge de le comprendre à ne pas déféquer au milieu du *galle* : petits, il est toléré qu'ils s'accroupissent dans



Mère faisant déféquer son nourrisson.

ses limites, après quoi une femme ramasse l'étron sur un morceau dealebasse ou de poterie cassée et le lance au loin.

Les enfants plus âgés doivent comme les adultes se rendre au *Buytirde*, ce qui n'est pas obtenu sans peine!

Les petits garçons savent très vite uriner accroupis, comme leurs aînés : les petites filles doivent très tôt, alors que leurs frères vont encore nus, cacher leur nudité dans un pagne et uriner de préférence un peu à l'écart.

Aire de défécation

Le concept de *Buytirde*, aire de défécation va à l'encontre de la notion communément admise, qui veut que les paysans africains défèquent n'importe où, n'importe comment et qui sous-entend que l'un des premiers buts d'un programme d'éducation sanitaire doit être de les éduquer dans ce domaine.

L'aire de défécation est généralement une zone inculte ou volontairement non cultivée, parsemée d'obstacles naturels, creux, rocailles, arbres, arbustes, qui permettent de s'y tenir relativement à l'abri des regards. Elle est située à la périphérie du village excentrée par rapport aux différents quartiers; à chacun de ceux-ci correspond une ou deux zones bien précises désignées par le nom du chef du *galle* limitrophe ou par une de ses conformations physiques particulières. Zones de transition entre le village et son environnement (cf. dessin n° 5), elles sont des portions de brousse laissées volontairement telles quelles dans l'immédiate proximité des habitations.

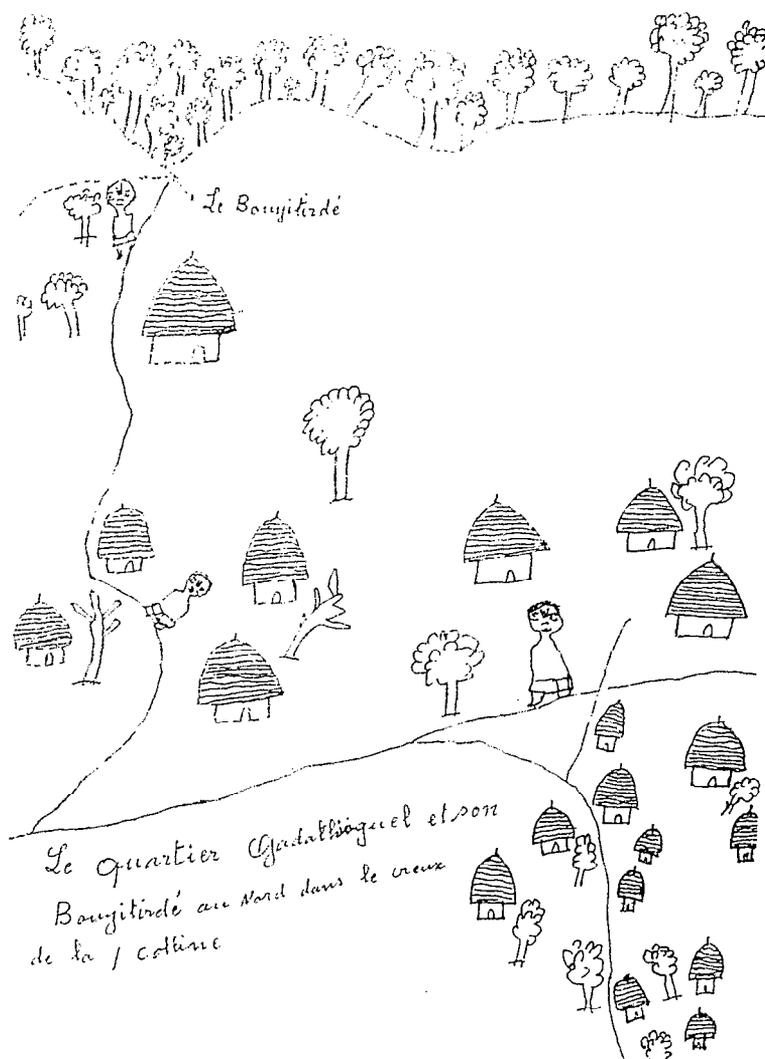
« ... au moment où on cultive les champs, on conseille aux gosses de ne pas déféquer dans le terrain. Tant que le champ n'est pas récolté, on l'interdit... »

Lorsque l'on se trouve au village, il n'est théoriquement pas possible de déféquer ailleurs que dans les lieux réservés à cet usage; surtout pas dans les maïs qui noient les maisons en hivernage. Ceci ne signifie pas pour autant qu'occasionnellement ces interdits ne puissent être transgressés par quelque gamin impoli ou nuitamment par un adulte pressé.

« ... Certaines nuits, comme on ne peut pas le voir, tu vas sur le bord de la route. Comme ce n'est pas sur la route comme ce ce n'est pas à la porte des maisons, on ne va rien te dire... »

La fréquentation des *Buytirde* est importante, surtout en saison sèche; en saison des pluies, ces cultivateurs vivent la plupart de leur temps aux champs : ceux-ci sont souvent éloignés du village, parfois à plus d'une demie-heure à pied. Aussi, utilisent-ils la brousse qui borde leur champ, à moins que ceux-ci ne soient si proches du village, qu'il soit commode de se rendre au *Buytirde* correspondant. Il leur arrive également de s'accroupir dans les buissons le long du chemin qui mène aux champs : ils sont alors en pleine brousse.

Le *Buytirde* est généralement un terrain où les points bien abrités des regards sont peu nombreux. Aussi doit-on faire très attention à l'endroit où on pose ses pieds si l'on ne veut pas se souiller; il est d'ailleurs frappant de constater à quelle vitesse se désagrègent les étrons sous l'action conjuguée du soleil, des insectes, des animaux, notamment des chiens.



Dessin 5. — Le quartier *gada caavigel* et son *Buyitirdé* au nord, dans le creux de la colline.

mi yabbi doodi = j'ai marché dans un étron.

La progression se fait donc par enjambées prudentes, par sautilllements d'un pied sur l'autre, ce qui fait dire ironiquement aux vieillards sentencieux :

diwa yoorndi, hecciri yajo = tu sautes le sec alors que le frais est secoué.

Le *Buyitirdé* d'un quartier n'est pas exclusivement réservé à l'usage de ses habitants. Étant donné l'étendue du village, on peut si le besoin s'en fait sentir, utiliser l'aire de défécation correspondante aux maisons visitées.

Les aires de défécation d'Ibel

Le village d'Ibel compte environ 600 habitants répartis en 8 quartiers qui comptent chacun 1 ou 2 aires de défécation. Nous en énumérons les caractéristiques principales :

— quartier *wuro/village/* : c'est dans ce quartier, quartier du chef de village et du lignage dominant que sont érigés côte à côte l'ancienne et la nouvelle mosquée.

« ... derrière le *wuro*, c'est au pied de la montagne dans le creux... »

— quartier *runde/dow*/quartier des captifs/en haut/

« ... C'est au pied de la montagne, dans la gorge... »

Il s'agit de la tranchée réalisée par le lit asséché d'un torrent qui dévale la montagne les jours de pluie. Elle marque la lisière de ce quartier, longe ensuite le quartier *kangardi*, puis va se perdre en brousse.

« ... Ce marigot ne sert jamais pour puiser de l'eau car on sait que cette eau est impure ... »

— quartier *kangardi/camps/garde*/. Ce quartier est habité principalement par des familles de forgerons.

Il compte 2 aires de défécation, celle citée précédemment, et une autre également excentrée qu'il faut traverser pour se rendre aux champs.

« ... ils vont vers la carrière (de marbre exploitée par un petit entrepreneur européen) sous la route... »

C'est une petite zone inculte parsemée de blocs et d'affleurements de marbre, de buissons propices.

— quartier *runde ley*/quartier des captifs/en bas/:

Les deux quartiers *runde* sont placés l'un au-dessus de l'autre dans le sens nord/sud qui est aussi celui de la déclivité.

« ... ils vont en bas de chez eux, là où il y a une petite forêt... »

Cette « petite forêt » est un terrain de dimensions restreintes laissé volontairement en friche : il est semé de buissons, d'épineux, de quelques arbres à l'ombre protectrice, entrelacés de lianes. Il est distant de quelque 200 mètres des dernières habitations, isolé au milieu de champs de maïs et de mil.

— quartier *YillaaBe*/nom du 2^e lignage dominant/.

Ce quartier étendu dispose de deux aires de défécation.

La première « ... en bas du galle de *Kikala Kama-ra*... », est à 150 mètres des dernières cases. C'est comme pour le *runde ley* une petite zone volontairement non cultivée parsemée de buissons et d'épineux : un puits a été creusé par les habitants, à mi-chemin des maisons et de l'aire de défécation.

La deuxième est située derrière la concession de Yango Diallo, quelque 100 mètres après un autre puits. Elle est semblable à la précédente.

— quartier *leymbeda/sous* ?/.

Ce quartier est placé à l'Ouest de *YillaaBe*.

« Ils vont aussi dans les buissons, derrière le puits, derrière la maison de Yango. »

— quartier *gada caangel/au-delà/ruisseau*/.

« ... Eux aussi, ils ont un lieu vers la montagne, au pied d'un grand arbre... »

— quartier *sincu*.

Ils fréquentent deux places, une située vers le bas de la montagne, l'autre entre la route et le quartier. Petites zones non cultivées où poussent quelques arbres et buissons, adossées à la clôture qui marque la limite du quartier.

Brousse et village

Le village sauf la nuit après « mi-nuit » est le domaine exclusif des humains et des animaux domestiques. La brousse est celui des bêtes féroces, des *jinne*, *Djinns*, *yimbe leDDe*, Hommes des arbres (= *Djinns*), *ngottere*, esprits de la brousse de petite taille, gardiens du gibier, *nyaanneeBe*, sorciers dévoreurs... En plein jour, moyennant quelques précautions magiques, amulettes, eau lustrale, il est possible de s'y rendre. Mais seuls les chasseurs, les forgerons, les bergers, les voyageurs sont suffisamment « armés » de *lekki* pour s'y enfoncer profondément : quelques-uns ont le courage d'y circuler de nuit ou de pénétrer certaines galeries forestières particulièrement denses.

Les champs extérieurs au village sont des terri-toires conquis par l'homme sur la brousse : le défrichage d'une nouvelle parcelle ne peut se faire qu'avec l'autorisation de ses propriétaires qu'ils soient humains, appartenant aux lignages nobles, ou non humains, *jinne*... L'aire de défécation représente non seulement la transition entre la brousse et le village, mais aussi entre le monde des hommes et celui des esprits de la brousse, *ko virni*/Invisible/.

Ceci nécessite la consultation d'un *ndaarowo* devin regardeur, qui interprète la volonté des habitants du monde invisible, en particulier lorsqu'il est question d'abattre un *leggal Balewal*, arbre noir, susceptible d'être habité par un esprit. Ainsi à propos de la maladie d'une jeune femme :

« ... Cela l'a attaquée lorsque son père est parti en brousse.

Il y abattait des arbres pour faire un champ.

Les *jinne* lui ont dit de ne pas couper.

Il a refusé.

Il a coupé.

Lui il est mort à cause de cela.

Il pleurait.

Il disait que sa tête lui faisait mal.

Elle (sa fille), ça l'a attaqué à la jambe alors qu'elle tétait encore !... »

Les *Buyfirde* sont des enclaves de brousse tolérées dans la proximité immédiate du village. Placées au *Baawo hoggo* au dos de la clôture, donc en dehors de l'enceinte du village, il n'est guère apprécié d'avoir à s'y rendre en pleine nuit. Outre la crainte de rencontres maléfiques, la répugnance à s'enfoncer sans visibilité, sans lumière dans un terrain où peuvent se dissimuler des serpents, est fondée sur une réalité

objective. Signalons l'histoire récente de cet enfant qui s'était éloigné la nuit de sa couche pour déféquer : il avait été mordu au pied par un serpent sur lequel il avait marché.

« ... lorsque le gosse veut cabiner, on lui interdit de chier dans les maïs.

L'enfant fuit.

Il a peur de rentrer dans les lianes et la paille et chie au bord du Buytirde... »

Excréments et relation à plaisanterie

Tout ce qui a trait aux excréments chez les Peuls en général, chez les *fulBe bande* en particulier, est caractérisé par la honte extrême que leur évocation suscite. Aussi toute une série de mécaniques sociales sont mises en branle et, par la force des choses, éprouvées quotidiennement.

En fait deux types de comportements régissent l'ensemble des situations. Soit la discrétion la plus totale illustrée par le dicton vu ci-dessus : *Si on te surprend en train de déféquer, assieds-toi dessus*, ce qui signifie que chacun des interlocuteurs d'une telle scène doit faire semblant d'ignorer ce que fait l'autre : l'un poursuit son chemin et l'autre sa défécation.

Le deuxième est dominé par les systèmes de relation de plaisanterie *sanaku*.

Citons ici S. CAMARA (1976) définissant celle-ci chez les Malinke :

« Les *sanaku* en effet peuvent échanger publiquement des injures qui, en d'autres circonstances, provoqueraient des querelles graves : à côté des plaisanteries mineures sur la laideur, la claudication, les défauts moraux, la pauvreté, le thème de la sexualité demeure privilégié...

... ce qui est remarquable, c'est que ces échanges ne doivent en aucun cas provoquer la colère chez les partenaires en présence... », p. 38.

Il n'y a pas grand-chose à ajouter chez les *fulBe bande* si ce n'est que la défécation est également un thème privilégié.

On y parle de *sanaku* entre les familles suivantes :

- Kante ↔ Keita ;
- Ba ↔ Diallo ;
- Keita ↔ Toure ;
- Camara ↔ Cisse ;
- Cisse ↔ Keita.

De même à l'échelon individuel, il existe une relation privilégiée entre :

- petits enfants et grands-parents ;
- entre cousins croisés ;
- entre amis ;
- entre « égaux » : ceci définissant simplement des individus circonci la même année. Ceci correspondrait dans d'autres sociétés à la notion de classe d'âge, théoriquement inexistante ici en tant que telle, mais opératoire dans la pratique quotidienne.

Lorsqu'un homme adulte est malade, qu'il ne peut se lever pour se rendre au *Bu'itirde*, il doit, malgré sa gêne, faire appel à une tierce personne : celle-ci peut le soutenir jusqu'à la douchière, lui préparer un fragment dealebasse brisée, de poterie, sur lequel il défèque : l'étron est alors lancé derrière la maison par-dessus la clôture, plus rarement déposé au *Bu'itirde*.

Il peut, s'il en est incapable, demander de l'aide pour se laver. Par ordre préférentiel décroissant, il s'agit :

- de sa propre mère ;
- de son père ;
- de l'oncle cadet paternel d'ego ;
- de la co-épouse de sa mère ;
- de sa grand-mère paternelle ou maternelle ;
- de son épouse préférée, si aucune des personnes citées ci-dessus ne sont présentes.

En aucun cas il ne peut être fait appel à son frère aîné, à sa belle-mère ; s'il n'est vraiment pas possible de trouver quelqu'un d'autre, il peut faire appel à son beau-père.

S'il s'agit d'une femme, elle peut, malade ou parturiente être assistée par ordre préférentiel décroissant :

- par sa propre mère ;
- par la tante cadette de la mère maternelle ;
- par la sœur cadette d'ego ;
- par sa propre fille si elle est suffisamment âgée, à l'occasion d'une maladie ;
- par son mari, ceci étant régi par l'entente du couple ;
- par une voisine amie ;
- par son fils lorsqu'elle est âgée ;

Sont absolument prosrites :

- la sœur du mari ;
- la co-épouse.

Comme toujours il existe une certaine distance entre la théorie et la pratique : en cas de force majeure, il peut être fait appel à une personne normalement prosrite.

Relations entre déchets, physiologie et physiopathologie vernaculaire

Rappelons tout d'abord, la très grande fréquence des parasitoses intestinales (*ascaris*, *tænia*, *anguillules*, *ankylostomes*...), et des affections génito-urinaires (*bilharziose*, *infections diverses*...), sans oublier les innombrables autres endémies qui sévissent dans ces régions (*onchocercose*, *arboviroses*, *affections cosmopolites*...), mais sans rapports directs avec notre propos.

Ces maladies sont tellement communes que l'on peut dire qu'il est plutôt exceptionnel d'en être indemne.

Le *Tænia saginata* par exemple, infeste une très forte proportion de ces cultivateurs éleveurs et consommateurs de bovins. Ceci est à première vue étonnant, lorsque l'on sait la façon dont les viandes sont cuites : il semble en fait que l'infestation ait lieu au moment de l'abattage de la bête, lors de la répartition de la viande : en effet certains morceaux, foie, abats, déchets divers sont sommairement grillés et consommés sur place. Chaque catégorie sociale et certaines classes d'âge ayant droit à certains morceaux particuliers, il n'est pas exclu qu'il y ait une

répartition variable de l'affection dans la population selon ces critères.

L'évocation de ces normes pathologiques n'entache pas à notre sens cet exposé d'un *a priori* ethnocentrique, mais permet d'éclairer certains transferts de normes.

Pour les *fulBe bande*, les selles sont le résidu d'un filtrage au niveau de l'estomac des aliments broyés par les dents, puis évacués par les intestins. Ceux-ci peuvent également être la voie par laquelle s'écoulent diverses humeurs excédentaires, pus, sang...



Dessin 6. — Figuration du *lakati*, anneaux de *tænia* sur un étron laissé à même le sol dans les hautes herbes du *Buyirde*.

Le rythme théorique de défécation est deux fois dans la journée : une fois le matin et une fois le soir.

« ... Ce qui est normal, c'est d'aller 2 fois dans la journée
Tu vas vers le matin.

Tu vas vers la nuit.

Si cela fait comme pour celle-ci (une personne présente), une fois par jour, on dit qu'elle n'est pas en bonne santé.

Aller toujours 3 ou 4 fois dans la journée, ce n'est pas bon.
... *naabu reedu*[emporte]ventre], tu ne cesses pas, 6 ou 7 fois dans la journée...

... *dogo reedu*[courir]ventre], le ventre coule tout le temps comme un sac de riz percé... »

Un autre type de diarrhée *waabede* est dû à l'absorption de certains aliments : par exemple de la viande conservée plusieurs jours en saison des pluies ou bien des arachides fraîches croquées en grande quantité :

« ... Quelque chose qui ne veut pas rester dans ton ventre... »

noolo est une diarrhée dysentérique.

« ... C'est quand il y a du pus *mbordi* dans le ventre et qu'il n'a pas pu sortir : il se mélange aux aliments et cela fait du *noolo* à l'intérieur des intestins... »

La cavité abdominale, en effet, est le siège de deux principes physiologiques, *lakati* (cf. dessin n° 6) et *Buuri*.

lakati a plusieurs sens :

1. l'anneau de *Taenia* ;
2. le *Taenia saginata* ;
3. le ver-serpent intra abdominal ;
4. diverses affections spécifiques provoquées par les déplacements du ver-serpent.

Ce ver-serpent est décrit vivant dans la cavité abdominale. Ses migrations dans le reste de l'organisme provoquent diverses manifestations symptomatiques, couleurs, prurits caractéristiques. Son agitation, sa piqûre, sa morsure, ses vomissements, sa miction, sont à l'origine d'autant de maladies.

De même que chez les Peul Bororo du Nord-Cameroun (DUPRE, 1963), certains pensent que l'on naît avec ce serpent dans le ventre. D'autres pensent qu'il est acquis, mais ne savent pas comment. Certains affirment que les vers *gilde* et *lakati* ainsi que les poissons tombent avec l'eau des premières pluies (*gilde* est le terme générique qui désigne

l'ensemble des vers ronds, effilés et mobiles, asticots, vers de vase, oxyures, ascaris; *jalbi* désigne les oxyures et les ascaris) : ils sont donc ingérés en même temps que certaines eaux de boisson.

L'émission d'anneaux entre ou pendant les selles matérialise l'existence du *lakati*. Mais leur absence ne signifie pas pour autant que le ver-serpent ne soit pas présent dans l'organisme et qu'il ne puisse se manifester autrement; ainsi un traitement tœnicide comme la Trédémine^(R) qui détruit le parasite sur place sans émission d'anneaux ou de longs morceaux surprend.

On pense en effet qu'il est nécessaire pour être guéri d'avoir la preuve de l'élimination de l'agent responsable. Un écoulement de pus, une émission d'anneaux de *Tœnia* concrétisent le mal et son extériorisation salutaire.

Buuri est une entité sémiologique particulière, centrée sur l'abdomen. Littéralement ce terme signifie froidure, humidité : dans certains cas, il est dit que cette froidure est venue lors des travaux d'hivernage par l'humidité du sol.

De fait elle est le signe de l'accumulation dans le corps d'humeurs excédentaires : elle est la marque d'un dérèglement de son fonctionnement normal. Cette humeur est décrite comme animée d'un mouvement circulaire centré sur le nombril : certains syndromes douloureux abdominaux sont attribués à cette rotation. Mais une partie du flux, animé d'un mouvement centrifuge cherche à s'extérioriser : son élimination se fait normalement par les voies naturelles. Par l'intestin, il produit des diarrhées dysentériques, *noolo*; par les voies urinaires, il provoque un syndrome urinaire spécifique marqué par des douleurs per et post mictionnelles et par l'émission d'urines troubles ou rouges » par les voies génitales il s'écoule sous forme de règles douloureuses; par la bouche sous forme de vomissements.

Lorsque les orifices naturels ne suffisent pas à évacuer ces humeurs excédentaires, elles cherchent à s'échapper dans toutes les directions par le haut, par le bas, derrière... Certains affirment que certains *Buuri* sont contagieux : *nyaw rabayngu*/maladie/contagieuse/.

— *Buuri ayaare*/Buuri/descendant/affection abdominale spécifique (hernie inguinale, épидидymite, hydrocèle vaginale...).

— *Buuri ulde* affection abdominale spécifique (gastrites, colites...).

— *Buuri kungi*, syndrome douloureux spécifique des femmes.

— *Buuri jupindi*/Buuri/versant/affection spécifique (prolapsus rectal, vaginal...).

— *Buuri jaku*/Buuri/croqué/affection spécifique (diverses affections avec œdèmes et/ou ascite,

cirrhose, insuffisance rénale...). En fait ce terme est employé par les Peuls du Fouta Djallon. Les *fulBe bande* préfèrent *daneyel*.

— *Buuri mussu keece*/Buuri/mal/reins/ syndrome douloureux dorso-lombaire spécifique (sciaticques, manifestations douloureuses de calculs rénaux...).

Aussi le patient observe et décrit avec la plus grande attention les trajets des douleurs qu'il ressent. Une scrutation quotidienne attentive de la qualité et de la quantité d'excréta est nécessaire pour surveiller le fonctionnement de l'organisme et l'élimination des humeurs néfastes.

Le terme *fibagol* est employé pour les urines et pour les selles. Il implique l'action d'une personne malfaisante qui a « noué » la source des urines à l'aide d'une incantation *corawol*, prononcée sur une cordelette de coton nouée *pibol*.

Le terme générique *dambagol*/ce qui est barré/, la constipation englobe la miction et la défécation. Il est d'emploi plus vulgaire que *fibagol*. On préfère utiliser ce dernier pour parler de sa maladie devant des personnes dont on a honte.

Cette affection suscite une demande de soins très fréquente : mais son explication étiologique implique qu'elle ne peut être satisfaite par de simples *lekki tindinaaki*/remède/indiqué/ remède commun connu de tous. Pourtant la seule consommation de fruits de tamariniers, d'emploi alimentaire courant dans la région, suffit, sous quelque forme que ce soit, cru, macéré, cuit, à soulager la plupart des constipations. Lorsque nous les conseillons, nous provoquons toujours un étonnement amusé, voire une incrédulité devant cette prescription à la fois si familière et si étrange.

De même, les *fulBe bande* font une distinction fondamentale entre *dambagol*/barré/ et *yorro reedu*/sec/ ventre/ qui n'est pas considéré vraiment comme une maladie mais un désagrément.

L'eau de boisson remplit directement la vessie *coffe leede*/gourde/urine/ d'urine.

Il n'est pas fixé de rythme particulier d'excrétion.

Les voies urinaires sont un des passages par lesquels peuvent s'écouler des humeurs excédentaires et néfastes.

Si les urines sont teintées de rouge, ou s'il y a émission de sang, il s'agit de *Buuri lonke* et de plus la miction est généralement douloureuse. Il est dit que si *Buuri lonke* perdure « *...curol coofe* (/source/urines/), *va être gâté et c'est du pus qui va s'écouler...* ». Cette maladie avec écoulement de pus et miction très pénible est appelée *sodpis*, la chaude pisse.

Comme pour les selles, il peut y avoir blocage de l'écoulement :

« ... Au début j'urinai.

Tout dernièrement, cela fait mal du nombril jusqu'en bas.

Aujourd'hui, je suis parti (uriner) et l'urine n'est pas sortie.

C'est la source des urines qui est nouée... »

On peut alors accuser quelqu'un d'avoir noué la source des urines *fibagol carol coofe*.

Les selles et les urines peuvent contenir diverses humeurs et être le mode d'élimination naturel de certaines affections : mais elles ne peuvent pas par elles-mêmes transmettre des maladies à autrui. Ce qui a trait aux excréments suscite donc une attitude de honte extrême, allégée par le recours aux relations à plaisanterie.

Aussi leur manipulation est-elle impensable à quelques très rares exceptions près!

Le seul cas dont nous ayons eu connaissance était celui d'un adolescent qui souffrait de la maladie *nyanyare/gratter* 1. prurit spécifique; 2. affection prurigineuse spécifique (gale filarienne...).

Les manifestations cutanées « répugnantes » de cette affection l'amenaient à se tenir à l'écart des activités de ses camarades.

Elles le conduisaient à une position d'exclusion sociale du fait de son ingratitude physique. Dans la longue liste des thérapeutiques qu'il avait essayées, oignon pilé, écorces de caillédrat, l'arbre noir par excellence, etc., il nous raconta comment il avait un jour tenté un traitement à base d'excréments. Berger, il passait ses journées seul en brousse : il s'enduisait un matin de ses propres matières fécales et resta ainsi jusqu'au soir sans rencontrer quiconque. Cette déclaration scandaleuse ne produisit lors de la consultation qu'un acquiescement gêné des personnes présentes. Il leur paraissait logique qu'ayant tout essayé, il emploie ce traitement extrême. Pour ce faire, il lui avait fallu combattre ses propres sentiments de honte : mais la gêne, voire le désespoir suscité par la durée de cette maladie classée parmi les maladies insupportables *nya habining* tant par l'individu que par la société, l'avait poussé à les surmonter.

L'attitude de ce jeune homme, une fois débarrassé par nos soins de sa gale filarienne, se transforma : il devint en quelques mois un solide gaillard jovial et blagueur, alors qu'il était jusque-là effacé et éteint.

Un certain nombre de rituels maléfiques, *lekki nyakoru/remède/discorde* comprennent des déchets dans leurs ingrédients. Nous avons connaissance de quelques-uns d'entre eux composés de crottes de chacal plus rarement à base d'excréments humains.

Enfin, il existe une maladie provoquée par les selles et les urines d'autrui : elle survient chez un jeune garçon ou petite fille effronté qui a osé regarder uriner ou déféquer une personne âgée au lieu de détourner les yeux. Il s'agit de *korkombi*, affection spécifique de la paupière (orgelet...).

Comportements coutumiers et essais d'assainissement du milieu

Cette présentation du système de pensée et des comportements des *fulBe bande*, par rapport aux excréments, n'est pas exhaustive. De plus, il ne s'agit pas d'une population figée sur elle-même, inaccessible aux influences extérieures.

Les systèmes de pensée, les codes de comportement sont les fruits d'un héritage, mais sont aussi animés d'une dynamique qui les adapte aux réalités du temps. Aussi, nous faut-il envisager également les problèmes soulevés par l'introduction de techniques sanitaires modernes.

Samba Wuri parle :

« ... C'étaient mes frères qui avaient envoyé une lettre disant que moi et Demba nous devions creuser un trou de 3 ou 4 mètres.

Ils disaient que lorsqu'ils viendraient ils achèteraient du ciment.

J'ai attendu qu'ils viennent car j'avais du travail.

Quand ils sont venus, je leur ai dit qu'ils n'ont qu'à choisir la place où nous allons creuser.

Comme nous avons l'habitude d'aller vers le marigot, là où il y a l'ombre, on va choisir vers là-bas pour creuser.

Ils ont dit ça.

Après on est parti choisir la place, on a creusé.

On a creusé jusqu'à 2 mètres.

On a rencontré un rocher.

Ils ont dit que ça suffit, on va préparer.

Ils ont acheté un sac de ciment.

Moi je prépare le ciment.

Demba m'aide.

J'ai cimenté et après on a clôturé!

Après mes frères ont dit.

« Vous tous, toute la maison, il ne faut plus aller en brousse.

Car aller en brousse c'est mauvais.

Ça amène beaucoup de maladies ».

Les voisins qui venaient avec nous dans le *Buytirde*, ils n'ont qu'à venir.

Comme ça s'ils prennent l'habitude, eux aussi, peut-être ils vont construire chez eux eux aussi.

Il y a certains gars qui ont dit qu'ils ne veulent pas ça, car ce n'est pas leur coutume.

Il y a certains gars, s'il y a de la pluie, l'eau sur les herbes les gêne, c'est pénible.

Alors ils sont rentrés avec nous.

Maintenant, beaucoup ont l'habitude d'aller là-bas.

Les enfants, certains faisaient au bord.

Cela amenait des difficultés de nettoyage.

On a conseillé aux mères de surveiller les enfants quand ils vont là-bas.

Ou bien, s'ils chient à la maison, elles n'ont qu'à ramasser ça dans un morceau de pot et l'amener dans les cabinets.

Maintenant, les mères, c'est cela qu'elles font.

Le cabinet est un peu éloigné de la maison.

Quand nous les grands, hommes, femmes, nous y sommes, il n'y a pas de porte fermée.

Si tu es rentré dedans, personne ne te voit.

Toi qui es à l'intérieur, tu ne peux pas voir le chemin.

Alors c'est à toi qui es à l'intérieur d'écouter si tu entends les pas de quelqu'un tu fais des signes.

Tu te racles la gorge.

*Si tu as une bouilloire, tu grattes le ciment avec.
Comme tu prends la bouilloire avec toi, quand tu pars, on te voit partir.*

Beaucoup le remarquent.

Personne ne va partir avant que tu ne sois revenu.

A part cela tu ne vas pas signaler que tu pars là-bas...

Parmi ceux qui refusaient au début, certains disaient que c'est habitude de fonctionnaire... »

Samba Wuri Diallo, le narrateur a été le premier à creuser des latrines, sur l'instigation de ses frères, intellectuels, émigrés à Dakar.

Il les construisit, non pas dans le *Buytirde* où il n'était pas possible de creuser du fait de la nature rocheuse du sol, mais sur le chemin qui y menait.

Elles sont utilisées par les habitants des maisons avoisinantes qui avaient jusque-là l'habitude d'utiliser le *Buytirde* correspondant. Son introduction suscita des changements d'habitudes que Samba Wuri nous décrit minutieusement. Il fallut changer de code de surveillance de façon à éviter d'être surpris dans une position humiliante; il fut également nécessaire d'éduquer les jeunes enfants, mais aussi les adultes : et ceci fut le fait des propriétaires de latrines.

Les raisons de leur succès tiennent principalement à la tranquillité de l'endroit par rapport aux aires classiques : on peut s'y rendre la nuit sans problème par un chemin bien tracé; il n'est pas besoin de s'enfoncer dans les herbes ou dans l'ombre des buissons. Elles sont suffisamment éloignées des maisons pour que l'on ne soit pas gêné par l'émission des pets sonores : elles sont assez proches pour que leur usage soit un progrès réel par rapport au *Buytirde*. Elles restent situées dans la direction des aires de défécation, ce qui ne provoque pas de changement d'habitude trop brutal.

Ceci n'empêche pas que dans la journée, lorsque l'on se trouve éloigné à l'autre bout du village, ou lorsque l'on travaille aux champs, on utilise les aires de défécation traditionnelles.

Normes de défécation et éducation sanitaire

La prise en considération des normes vernaculaires est le premier pas d'un dialogue indispensable à la mise en place de n'importe quel programme d'éducation sanitaire : celui-ci doit débiter par une écoute puis par l'établissement d'une communication véritable qui permette un ajustement des discours entre les interlocuteurs.

Jusqu'à ce que nous ayons réalisé cette enquête scatologique, lorsque nous demandions à nos patients s'ils avaient la diarrhée, nous sous-entendions nos propres normes. En les écoutant, nous avons découvert qu'il était anormal de ne pas aller à la selle au moins deux fois par jour, alors que dans notre esprit cela devait avoir lieu plutôt une fois : que ce qui était

appelé constipation pouvait consister dans ses formes mineures en une selle par jour. Inversement, plus de 3 selles par jour étaient un seuil pathologique à nos yeux, alors qu'il était une norme quasi physiologique pour nombre de nos hôtes.

Depuis 1980, des Volontaires du Progrès français ont entrepris un programme de développement comprenant notamment l'installation d'une pharmacie villageoise, la formation d'un animateur de santé rurale et un programme de lutte contre le péril fécal. Celui-ci prévoit la généralisation de latrines dans l'ensemble du village : les villageois ont à fournir la force de travail pour creuser la fosse et une participation financière modique représentant une faible partie du coût du ciment et des fers de la dalle.

Ainsi un grand nombre de latrines ont été construites à côté des maisons sans tenir compte des comportements coutumiers. En particulier, il n'a pas été envisagé de les placer systématiquement dans les différents *Buytirde* existants, ou sur le bord des chemins qui y mènent. Il ne s'agit pas là du regret passiste d'un ethnologue en mal de folklore : l'installation de cabinets dans le village même améliore très sensiblement le confort quotidien. Mais il est peu probable qu'il joue le rôle que ses auteurs ont voulu lui prêter en matière d'assainissement du milieu (Banque mondiale, 1980). En effet les aires de défécation excentrées par rapport au village continuent d'être utilisées : il paraît douteux que les gens défèquent en plein jour dans des latrines médiocrement isolées des regards d'autrui : de plus leur proximité, facteur de confort, est aussi un handicap car elle n'empêche pas la propagation de bruits gênants jusqu'aux oreilles des voisins.

Il ne paraît pas *a priori* exclu que l'on puisse emprunter les latrines d'autrui lorsque l'on se trouve éloigné de sa propre maison; mais il s'agit là d'une éventualité peu probable lorsqu'il s'agit des latrines d'un *maudo*/grand/, d'une personne que l'on respecte, d'une belle-mère potentielle...

En saison des pluies, il est certain, compte tenu de la distance des champs aux habitations, qu'elles ne seront également que peu utilisées et *a fortiori* en cas de diarrhées, donc de besoin urgent.

Enfin et ceci ne nous paraît pas le problème le plus facile à régler : ces latrines grèvent l'avenir hydrique du village : Ibel compte déjà une demi-douzaine de puits, médiocres pour 4 d'entre eux puisque quasi taris en fin de saison sèche.

Un programme d'éducation sanitaire doit comprendre une amélioration de l'hygiène et celle-ci passe par une meilleure disponibilité en eau. Plus nombreux et proches des habitations seront les puits, plus grandes seront les chances qu'un tel programme puisse se réaliser. Or, là où ces latrines ont été creusées, il est logique de penser qu'il y a risque de pollution de la nappe phréatique superficielle. Il ne

sera donc pas possible d'envisager une augmentation massive du nombre de puits artisanaux : il faudra avoir recours à des forages profonds d'une efficacité certes très largement supérieure, mais d'un coût inabordable pour ces cultivateurs pauvres.

Conclusion

L'excrément fait apparaître à son observateur la qualité du fonctionnement de son corps.

Ce faisant, il est un indicateur précieux du mouvement interne des humeurs dans l'organisme que le *pulo bande* suit par leurs projections douloureuses sur l'enveloppe externe du corps et par la scrutation des matières liquides et solides éliminées par les différentes voies naturelles.

Cette observation quotidienne ou pluriquotidienne permet de diagnostiquer un trouble lié au dysfonctionnement corporel : s'il n'évolue pas spontanément et favorablement, s'il persiste ou s'il s'aggrave il n'appartient plus à la catégorie des maladies naturelles *nyaw alla* [maladie/Dieu. Il passe alors dans celle des maladies provoquées par une intervention extérieure à l'individu ; la cause de l'affection est alors diagnostiquée par une tierce personne, généralement

le devin-regardeur *ndacarowo*. Il peut s'agir alors d'une maladie *nyaw jinne*, maladie provoquée par un Djinn ou plus souvent d'une *nyaw bomBe*, maladie provoquée par les malfaisants : ce n'est alors plus l'ordre individuel qui est en cause mais l'ordre de la société. La maladie n'est plus seulement un processus biologique, elle est aussi un événement social qui atteint le groupe.

« ... La saleté est une offense contre l'ordre. En l'éliminant, nous n'accomplissons pas un geste négatif ; au contraire nous nous efforçons positivement d'organiser notre milieu... »
M. DOUGLAS, 1971, p. 24.

L'aire de défécation située sur la frontière entre le village et la brousse est aussi le lieu d'expulsion centrifuge des déchets du monde des hommes vers le monde invisible des esprits.

Le *Buytirde* n'est pas simplement une zone inculte. Il est le lieu où sont laissés à la surface du sol, à la lumière du soleil, les déchets résultant du fonctionnement ou du dysfonctionnement non seulement de l'individu mais aussi du corps social dans son ensemble.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 21 décembre 1982.

BIBLIOGRAPHIE

- Banque mondiale, 1980. — *Manuel pratique d'assainissement. A sanitation field manual*, Banque mondiale, vol. II.
- BOURKE (J. G.), 1891. — *Les rites scatologiques*. Édition française établie par Dominique G. LAPORTE. P.U.F., Collection Philosophie d'aujourd'hui, 1981, 317 p.
- CAMARA (S.), 1976. — *Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société Malinke*, Moulon, 358 p.
- CAMERON (S.), 1877. — *Across Africa*, Londres, vol. II : 200. Citation in : J. G. BOURKE (2).
- DOUGLAS (M.), 1971. — *De la souillure. Essais sur la notion de pollution et de tabou*. Préface de Luc de HEUSCH, Maspero, 195 p.
- DUPIRE (M.), 1963. — Matériaux pour l'étude de l'endogamie des Peuls de la région de Kédougou (Sénégal Oriental). *Bull. Anthropologie, Société de Paris*, t. 5, XI^e série, 1963 : 225-295.
- DUPIRE (M.), 1957. — Pharmacopée Peul du Niger et du Cameroun, *Bull. de l'I.F.A.N.*, t. XXIX, sér. B, n° 3-4 : 382-417.
- EPELBOIN (A.), EPELBOIN (S.), 1978. — Malades et thérapeutes dans l'univers Peul bande. *Environnement africain. Cahier d'étude du milieu et d'aménagement du territoire. Études et recherches n° 78-25*, mai 1978.
- EPELBOIN (A.), 1983. — *Phytopharmacopées et savoirs populaires des fulBe bande et des nyokholonke du Sénégal Oriental : essai d'ethnomédecine*. Thèse de 3^e cycle d'ethnologie en cours.
- FREUD (S.), 1913. — Préface à l'édition allemande des rites scatologiques in : J. G. BOURKE, *op. cit.* (2) : 31-34.
- HAUDRICOURT (A. G.), 1977. — Note d'ethnozoologie : le rôle des excréments dans la domestication. *L'Homme*, t. XVII, n° 2-3 : 125-126.
- HÉLIAS (P. J.), 1975. — *Le Cheval d'Orgueil*. Mémoires d'un breton du pays bigouden, Plon, 574 p.
- LAPORTE (D.), 1978. — *Histoire de la merde* (prologue). C. Bourgeois Éditeur. Collection Première livraison, 119 p.
- RABELAIS, *Gargantua*.
- ROULON (P.), 1980. — La conception gbayà du corps humain. *Journal des Africanistes*, t. 50, fasc. 1 : 59-106.
- TORNAY (S.), 1981. — Vies de chiens ou des excréments comme bouillon de culture. *Bulletin Production pastorale et société*, n° 8, printemps 1981 : 35-42.
- LA BIBLE, *Deutéronome*, traduction sous la direction de Zadoc Kahn.
- LE CORAN, Traduction D. Masson, Éditions Gallimard, 1967.